Nº 3-4 Février 1907. 11e Année Le Numéro : 50 c



Connais-toi toi-même ! Travaille ! Aime ! Espère !

Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse : telle est la Loi.

REVUE DU Spiritualisme Moderne

Sciences psychiques
Philosophie
Progrès social

Sommaire :

Rédaction et Administration : 36, Rue du Bac, 36. — PARIS (VIIe)
Adresser toute la Correspondance à M. A.-M. BEAUDELOT.

ABONNEMENTS : France et Étranger : 5 francs
On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste de France et de l'Étranger.

Dépôt à PARIS : Librairie DORBON Aîné, 53ter, Quai des Grands-Augustins. — PAR
— LEIPZIG : G. FICKER, 12, Crusiusstr. — LEIPZIG.

3-4. — Février 1907. 11e ANNÉE Le Numéro : 50 centimes



Connais-toi toi-même ! Travaille ! Aime ! Espère !

Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse : telle est la loi.

REVUE DU SPIRITUALISME MODERNE

Sciences psychiques. — Philosophie. — Progrès social

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 36, Rue du Bac, 36. — PARIS

Adresser toute la correspondance a M. A.-M. BEAUDELOT.

Abonnements : France et Etranger : 5 fr.

NOTA. — On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

SOMMAIRE :

Nous rappelons à nos Lecteurs qu'ils peuvent s'abonner *sans frais* à la *Revue du Spiritualisme Moderne*, dans tous les Bureaux de Poste de France et de l'Etranger.

L'abonnement part du 1er de chaque mois.

Nous envoyons des numéros de spécimens aux personnes qui en font la demande.

Le directeur de la *Revue du Spiritualisme Moderne* recevra avec plaisir les personnes qui désirent le rencontrer le **deuxième dimanche de chaque mois**, de 4 à 5 heures, 36, rue du Bac, Paris.

LE MAL SOCIAL

Le mal du temps est dans la mort de la foi. — Trop d'intelligence, trop d'esprit, pas assez de cœur.

La science a fait de grandes choses, on ne peut en disconvenir; mais, la science seule sans le contrepoids d'une morale religieuse est vaine et stérile.

Mais, dira-t-on, il y a une morale scientifique ? La science est la religion de la vérité, elle ne se base que sur des faits incontestables, et de ces faits découle une connaissance de l'Univers, non plus fantaisiste comme les soi-disant connaissances données en pâture à l'homme dans les légendes religieuses, mais positive ; et de cette connaissance positive découle une morale positive, supérieure aux chimères prêchées par les religions ?

Non, ceci est faux, la science matérialiste il est vrai, a poussé très loin la connaissance des lois de la nature; mais cette connaissance, pour étendue qu'elle est, n'en est pas moins problématique puisque, à chaque instant, des découvertes, comme celles de M. Curie, viennent mettre à néant les systèmes qui paraissaient les plus solidement établis.

La science matérialiste, la morale matérialiste n'ont pas et ne peuvent avoir sur les âmes cette action commune, qui donne à tous les hommes d'un même temps ou d'une même nation un esprit commun. Elles sont incapables d'établir ce lien que la religion seule est capable d'établir entre les indivi-

dus de tout âge de tout sexe, de toute condition.

Je n'entends pas par religion les dogmes religieux, qui ne sont que la pétrification de l'idée religieuse; pétrification amenée peu à peu par la suite des âges, mais bien cet élan de l'âme et du cœur vers quelque chose de supérieur à la matière; vers cette essence suprême de la vie universelle qui est Dieu, vers ces manifestations admirables de cette vie universelle symbolisée par le Christ. C'est-à-dire par le dévouement et le sacrifice à l'égard de toutes les créatures.

L'intelligence si pure, si brillante, si élevée que vous la considériez n'est que le froid instrument d'une analyse stérile.

Analyser, connaître les parties du tout universel, les subdiviser à l'infini, examiner au microscope ou au télescope tous les rouages de la machine universelle; c'est démonter pièce à pièce une locomotive dont les morceaux épars ne peuvent plus fonctionner une fois désunis, et privés du foyer ardent dont la combustion les mettait en mouvement.

L'esprit scientifique moderne a dissocié l'univers, il en a séparé les rouages, il nous a fait toucher chaque partie de la machine; mais il en a supprimé la vie: c'est-à-dire l'âme.

Or, sans l'esprit qui anime le monde, sans l'évolution spirituelle des êtres, que sont ces formes? des éléments vides de sens, des machines fort bien faites: un point, c'est tout.

L'esprit scientifique, n'a pas seulement sevré la pâture de son charme et de sa haute vie d'évolution morale, il a de même dissocié les éléments de l'Humanité par l'exaspération de l'individualisme à outrance.

La science aura beau dire: mais tous ces éléments que j'analyse n'en sont pas moins les parties d'un tout.

Le matérialisme, en supprimant la vie de l'âme, en niant l'immortalité, en expropriant Dieu, ne peut aboutir qu'aux conclusions les plus désolantes.

L'homme voué aux misères d'une vie terrestre sans compensation, est réduit au désespoir, il est livré à tous ses instincts; la bête seule surnage de l'irrémédiable naufrage des suprêmes consolations; et cette bête qui n'est plus qu'un peu de chair veut épuiser les seules satisfactions qu'on lui laisse: celles qui naissent de ses appétits.

Alors vous voyez se dissocier la famille, s'amoindrir la patrie, se perdre la notion du devoir, s'oblitérer la conscience. La solidarité humaine fait place aux intérêts particuliers, les haines les plus fratricides séparent non plus les peuples, mais les hommes de même sang et de même nationalité.

Chacun revendique ses droits et nul ne songe à ses devoirs.

L'esprit du Christ s'est retiré du monde, la foi a fait place à la raison.

Triste raison, qui, les yeux couverts d'un bandeau veut expliquer les effets multiples d'une cause qu'elle nie.

Triste raison! qui a semé dans les cœurs ces germes de corruption et de haine, ces ferments de décomposition dont l'Humanité se meurt.

Oh! qui nous rendra la foi, qui nous rendra cet élan d'amour vers la source suprême de toute vie, qui fera de nouveau battre nos cœurs sous l'impulsion de la compassion universelle? Qui nous rapprendra à aimer ceux qui nous haïssent, à nous dévouer pour ceux qui nous persécutent, à pardonner les offenses et à servir l'Humanité?

Oh! Christ! esprit de douceur, de bonté, et de vraie raison, puisses-tu de nouveau ramener les hommes égarés dans la voie de la vérité!

Les plus hautes spéculations de l'intelligence ne valent pas le verre d'eau donné au pauvre.

L'amour seul sauvera le monde; puisse la froide science, qui a nié la vie universelle et féconde de l'âme, ne pas jouir longtemps de sa victoire!

L'intelligence de l'homme sans le flambeau de l'amour divin est un phare éteint qui dresse sa tour orgueilleuse sur le rocher; mais qui ne peut guider les matelots battus par la tempête, faute d'un rayon de lumière pour percer les ténèbres de la nuit.

J. Hervy.

La suprême éducatrice

Une année qui s'écoule évoque nécessairement l'idée de Temps. Celui-ci se présente à notre esprit sous le triple aspect qui caractérise une majesté sereine: inflexible, mobile, éternelle par essence. Expression concrète de la durée, il renferme le passé, le présent et l'avenir.

Sa grandeur domine, enveloppe, comprend dans son étreinte les humbles et les superbes, et tous confondus : dans un égalitaire mélange lui appartiennent par leur passé; leur présent lui est soumis et leur avenir lui-même ne saurait se soustraire à son implacable loi. Rien n'est plus mobile et plus fixe à la fois que le Temps: réceptacle des évolutions, il est le foyer des transformations, par lesquelles la Créa-

tion tout entière s'agite, prenant tour à tour mille formes dans l'échelle des êtres, sans que s'égare le moindre de ses atomes.

Il préside à la destinée des mondes, il les assiste avec mansuétude, grâce à ses soins, la Nature, la toute puissante Nature, par la diversité de ses gestes, tour à tour majestueux, formidables ou caressants, nous offre l'enseignement suprême de la vie humaine. Alma mater toujours inlassée, elle ne cesse de présenter aux yeux de notre corps, organes de notre intelligence, et aux facultés de pénétration de notre âme, le tableau vivant sur lequel sont tracées, en lignes indélébiles, les routes de notre destinée.

Le limpide et régulier spectacle des saisons qu'elle nous ménage avec le bénéfice de leur prévoyante sérénité, n'est-il autre chose qu'un vulgaire moyen de compter nos années ? N'a-t-elle pas voulu, au contraire, nous démontrer, avec une touchante ingéniosité, l'étroite analogie qui existe entre leur périodicité et la naissance, l'adolescence, l'âge mûr et enfin la vieillesse de l'être humain ?

Faut-il encore attribuer au hasard la succession immédiate du printemps à l'hiver ? Ne serait-ce pas plutôt la manifestation d'une loi, qui nous offre une précieuse leçon de choses, une évocation de cette vérité qu'il faut avoir vécu pour renaître, ainsi que tout ce qui vit ; que la naissance n'est pas seulement l'expression de la vie, mais aussi la conséquence nécessaire de la mort.

Si nous considérons la nature pendant l'hiver, elle nous rappelle assez fidèlement l'image de la mort. Cependant, cette mort n'est qu'apparente ; car si nous l'observons de près, si nous soulevons le voile de terre qui recouvre les racines des plantes, nous trouvons que la vie n'a disparu d'un plan que pour se réfugier dans un autre. La vie s'est retirée du monde des apparences pour rentrer dans celui où elle est permanente. C'est dans ces conditions de calme, de repos, si favorable au travail de l'esprit, qu'elle attend l'appel de la Nature. Dès que cet appel a retenti l'être apparaît avec des formes et des qualités nouvelles.

La mort n'est donc qu'une apparence, tandis que la vie de l'individu est éternelle et qu'elle l'accompagne dans les différents plans qu'il traverse, sans autre modification de forme et d'aspect que ceux qui lui sont imposés par ses divers états.

Nous avons été frappé de la limpidité précise des enseignements qu'en un instant d'observation la Nature nous a suggérés. La loi de l'évolution, avec ses conditions, sa permanence et son universalité nous a paru rationnelle, juste et pleine de lumières.

Pourquoi donc s'obstiner à fermer les yeux devant les secrets de la vie et de la mort que la Nature nous dévoile et que l'expérience justifie ?

Sans doute, nous sommes libres de mépriser les leçons de cette souveraine Puissance ; nous sommes libres de rester sourds aux sollicitations des événements plus ou moins douloureux de chaque jour ; nous sommes libres de paraître oublier que le Temps nous domine et que s'il nous laisse le choix de l'heure, aussi rapprochée aussi tardive qu'il nous plaît, pour reconnaître la loi qui doit servir à l'orientation rationnelle de notre vie, nous ne pouvons nier qu'il nous tient en laisse et que notre orgueil sera confondu après des luttes dans lesquelles nous serons certainement vaincus.

N'est-ce pas folie et pitoyable obscurité de notre entendement de retarder l'heure de notre libération matérielle et morale ? Tandis qu'autour de nous les tempêtes sociales font rage sous les vents des appétits égoïstes déchaînés, auxquels se mêlent des appels à « plus de justice » d'autant plus formidables qu'il s'agit d'un malade qui ne peut mourir.

Que sont ces fureurs antagonistes qui se heurtent avec fracas et ébranlent les assises des peuples ? C'est la fièvre qui travaille l'humanité, c'est la rupture des derniers obstacles qui affranchit les âmes pour leur donner la conscience de leur responsabilité et de leurs pouvoirs. Ce labeur intense c'est celui de l'esprit à la recherche d'une orientation nouvelle, l'appel des cœurs vers un idéal positif.

Sans doute, nous souhaiterions de voir dans les camps hostiles moins d'égoïsme et plus de fraternité. Ce sera l'œuvre de demain, car le Temps qui est un maître aussi puissant que généreux, saura déterminer nos volontés à adopter pour toujours le divin dictame : la Bonté et l'Amour que la Nature, éducatrice suprême, nous offre avec tendresse pour panser toutes nos blessures.

BEAUDELOT.

LA CITÉ DU RÊVE

(*Conte de Noël*)

Hommage respectueux à Madame Mireille Kermor.

Parmi les petites planètes qui circulent entre Mars et Jupiter il en est une ignorée d'ici-bas, et qui gravite cependant de temps immémorial au voisinage du monde géant de notre système solaire. Je n'invente pas :



cette minuscule sphère existe, parée de vie et de beauté. La fraîcheur y est suave, l'onde y murmure de cristallines chansons, les zéphirs caressent voluptueusement les roses épanouies en toute saison.

Je vous entends, aimable lectrice à l'âme poétique, vous écrier impatiente :

— Quel est cet éden, comment vous fut-il révélé ? Et que nous, mortels, en fassions l'objet de nos aspirations, de nos espoirs d'envolées futures !

— Patience, madame, je vous en prie !

Je suis modeste amateur d'astronomie à mes moments loisibles, et une simple jumelle marine me sert à plonger mon regard dans les profondeurs de l'océan céleste, par les nuits sereines sans clarté lunaire. Mais je vous dirai tout franc qu'au travers de mon instrument je n'ai jamais aperçu d'étoile qui ne fût reconnue depuis les premiers bégaiements de la science optique, et ainsi dûment cataloguée parmi les plus apparentes. D'ailleurs, posséderais-je lunette ou télescope, aurais-je l'habileté scrutatrice de M. Camille Flammarion, que je n'eusse sans doute davantage pu déceler au firmament l'idéal objet dont je vous entretiens. C'est un point obscur dans la nuit, et je crains fort qu'il ne reste invisible pour nos observatoires, en dépit du pouvoir amplificateur des appareils, comme de la perspicacité des savants. Ces faits ne sauraient, toutefois, porter atteinte à l'autorité de ma parole ; en attendant donc la preuve adverse, je m'écrie — tel Galilée : *E pur si muove !*

Eh ! oui, elle tourne, ma petite planète que vous pouvez comparer au monde de « Lydie », connu des astronomes. C'est un jardin fleuri de roses, vous dis-je, et l'azur des cieux est rempli de leurs parfums, ainsi que des gazouillements de gracieux êtres humains, qui vivent d'amour dans un printemps éternel... Ma plume renonce à décrire de telles splendeurs. Je préfère, sans tarder plus, vous informer de la manière dont j'ai eu connaissance de ce lieu fortuné.

C'est sur l'assise d'un... non ! de deux rêves.

Quelle moue sceptique, madame, et combien j'ai peur que vous n'en glosiez tout à l'heure à mon insu. Je serais désolé, d'autant plus que mon affirmation n'a rien de fantaisiste. En voulez-vous une preuve indéniable? Lisez, si vous ne l'avez déjà fait, lisez la « Divine Tragédie », poème de mon éminent ami M. François Durosier: vous y verrez nommé en toutes lettres, dans de fort belles strophes qui sont révélations d'Esprits, le monde d'élégante simplicité dont je vous parle. Daignez voir en ce rapprochement une circonstance voulue et non fortuite. N'offensez plus ma sincérité ; puis montrez-vous, je vous en supplie, très sérieuse pour lire ce qui suit. A ce compte seul nous pourrons faire route ensemble.

*
* *

L'an dernier, dans la nuit de Noël, donc, je rêvais. Et tandis que je prenais grande joie à voir s'ébattre le doux enfant Jésus et les petits anges du Ciel, à les regarder curieusement déposer de-ci de-là des joujoux variés pour leurs frères d'en-bas, un Esprit d'aspect féminin m'apparut. La diaphane visiteuse me pria de la suivre, ce que je fis avec respect et tendre émoi.

Nous cheminâmes de compagnie dans l'éther, et nous parvînmes en un monde que mes yeux n'avaient jamais profané et qu'il me semblait cependant reconnaître. Les feux dorés du soleil s'éteignaient derrière l'horizon, empourprant lacs et collines. Nous avions franchi de ravissantes contrées, pour atterrir dans un jardin. L'endroit était délicieux, plein des exhalaisons de volumineux rosiers que le crépuscule estompait avec grâce. Une maison toute enlierrée semblait se blottir amoureusement au sein de cet enclos parfumé.

L'esprit parla :

— Ami, je t'ai conduit en cette cité, sur cette planète « Lallie », parce que là fut notre ancienne demeure.

— Lallie ?... fis-je, troublé à ce nom.

— Regarde : voilà bien le cottage que nous emplîmes de notre vie riante d'époux heureux au siècle dernier. Nous nous affectionnons de longue date, tu le vois !

Je reconnaissais la vénérable maison et le jardin odorant. Dans cet Esprit, je reconnus mon éternelle fiancée, ma douce âme sœur. Et, comme j'étais perdu dans les sentiments les plus délicats du cœur, l'affection et le souvenir :

— Ecoute, me dit-elle. La demeure résonne maintenant sous une voix chaude, sous une claire chanson. C'est Léo, notre petit-fils et Mireille, sa charmante femme. Ils bercent leur jeune enfant Lyse, fleur de beauté que l'un et l'autre adorent de toute leur âme.

« Mireille est voyante. Plus d'une fois, dans un demi-sommeil, elle m'a distinguée quand je suis venue revoir la résidence aimée. Et l'on chuchote, en la cité, que des apparitions la visitent. Léo se tourmente de cet état, qu'il attribue aux troubles de la maternité. Aussi, par de doux épanchements s'efforce-t-il de distraire, de calmer sa femme adorée.

Ces mots étaient à peine prononcés à mon oreille que la fenêtre du logis s'ouvrit.

— Cachons-nous dans ce massif de roses, fit en m'entraînant ma compagne de voyage.

Deux êtres s'approchèrent de la large baie. Ils se tinrent quelques instants enlacés, silencieux; puis une brise légère nous porta l'écho de leurs voix caressantes:

— Notre enfant dort. Comme il fait bon, m'amie, respirer les calmes senteurs du soir, qui apaisent la fièvre de nos fronts...

— Oui, cher époux, la fraîcheur est bienfaisante. Et le ciel est inlassable à contempler. De son écrin magnifique voici que les diamants commencent à jeter leurs feux. Vois tu bien loin, presque à l'horizon, scintiller une planète ?

— Oui, je vois.

— Eh bien, mon Léo, son vrai nom est « La Terre ». Elle est habitée. Nos grands-parents y résident, l'un incarné et l'autre dégagé des liens charnels. Me crois-tu?... Tu ne réponds pas...; mes révélations te semblent...

— N'être que billevesées de conte, chère amie! De par Jupiter, je ne t'aurais jamais crue capable de débiter d'un ton aussi convaincu de semblables énormités... Voyons, ma pauvre Mireille, toi si candide, si adorable que les mauvais génies de nos forêts d'églantiers doivent fuir comme le feu craint l'eau, à quelles fictions arrêtes-tu tes pensées ? Tu ne peux, pas plus que nos astrologues, savoir si nous devenons après la mort autre chose que follets vaporeux, sans but et sans pensée. Ce serait folie de te croire.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent, fixés sur les yeux de son époux.

— Je te dis que j'ai vu grand'mère l'une de ces nuits encore. Elle m'a embrassée et je l'ai bien reconnue, va ! avec son bonnet à dentelles noires, sous lesquelles passaient des frisons de fils d'argent.

— Et que lui as-tu dit ?

—Je lui ai dit : Etes-vous heureuse, bonne grand'maman ?

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a versé des pleurs

— Bah ! sur un aussi beau monde peut-on connaître la douleur ?

— Il faut croire, mon époux, car grand'-mère, qui en vient, je le sais, est triste comme femme endeuillée.

Une larme glissa sur la joue de la tendre Mireille. Léo la but dans un baiser, puis le silence se fit.

Elle pleurait de son côté, la chère grand'-maman que Mireille n'aurait plus reconnue aujourd'hui, en la voyant sous sa jeune parure d'âme et sans son bonnet de dentelles. Nous échangeâmes, nous aussi, un long regard d'attendrissement et de bonheur à la fois.

—Pauvre enfant, me glissa ma sœur après l'extase, la voilà émue à la pensée que le règne des jours heureux est éphémère... Elle pressent combien les aïeux, autrefois unis dans l'allégresse, ont à souffrir de leur séparation en des existers de modalité différente. Alors, elle songe tristement que les paisibles heures écoulées dans le gai foyer de Lallie ne seront pas éternelles... Non, charmants époux, l'amour sans fin, le bonheur sans mélange, sont rêves que vous ne pourrez, plus que d'autres, réaliser. Avant d'être réunis définitivement dans les sphères supérieures, il faut gravir par degrés et souvent seul à seul les rudes chemins de la Vie. Nous montons, nous peinons depuis des siècles. Où sommes-nous? Sur des mondes de misères, malgré leurs éclaircies de soleil, et bien loin du faîte, de la communion suprême dans l'harmonie divine!

Notre méditation s'acheva sur un bruit de fenêtre qui se refermait.

... Quand je m'éveillai, je ne vis que la lueur de ma veilleuse qui s'accrochait en lambeaux vacillants sur les objets de ma chambre.

* * *

L'année 1906 égrena ses jours, ses semaines, ses mois, sans que je songeasse davantage à cet événement. Or, dans la nuit de Noël, les joyeux carillons des cloches venaient à peine de s'éteindre qu'en mon rêve d'étoiles et de rois mages, je vis réapparaître ma chère âme sœur. Son sourire me sembla fugitif.

— Qu'y a-t-il amie attristée ?

—Léo et Mireille sont dans la peine. Viens avec moi les consoler.

Nous nous mîmes en route à travers le fluide éthéré. Quand nous touchâmes au but de notre course, les premiers rayons du soleil nimbaient le monde de Lallie. L'atmosphère était pure, tranquille. On eût dit que la joie seule pût s'épancher dans l'air. Les bosquets aux nids gazouillants semblaient nous reconnaître, comme aussi le vieux mur, le beau jardin de notre ancienne résidence.

Nous entrâmes dans la maison assombrie. Quel contraste, quel spectacle oppressant ! Léo est affaisé, Mireille sanglote. Ils sont là, près d'un lit de roses sur lequel semblerait mollement sommeiller, s'il n'était blanc comme cire, le corps de la mignonne Lyse, qu'un destin cruel vient de ravir à l'affection des siens.

La jeune âme de l'enfant est endolorie ; elle s'efforce de dégager les derniers fluides périspritaux qui la retiennent encore captive aux cellules inertes de son ancien « moi ». Nous nous approchons, nous l'aidons... La voilà libre! De son candide sourire elle nous remercie, puis elle va caressante près de sa mère, lui chuchotant d'affectueuses consolations :

— Petite maman chérie, ne me sens-tu pas là à tes côtés? Et vous, mon père, me croyez-vous donc disparue pour toujours? Répondez-moi, regardez-moi..., je vous en prie... Hélas! ils se taisent..., ils ne lèvent pas les yeux... C'est qu'ils ne m'entendent!

De grosses larmes inondèrent le visage de l'ange. Et quand le cours en fut apaisé :

— Enfant, dit ma sœur, ne désespère pas. Prions Dieu tout puissant qu'il nous permette d'éclairer ceux qui te pleurent, de leur faire entrevoir un peu de joie spirituelle.

Ce disant, ma chère compagne de l'espace se transforma. Elle reprit ses traits de grand'mère, et je pus constater avec quelle pointe de coquetterie seyante elle ornait sa blanche chevelure du bonnet de dentelles noires.

— Allons, à ton tour, frère! me dit-elle.

Je ressentis une impression indéfinissable. Il me sembla que mon corps se contractait. En une minute j'avais vieilli d'un demi-siècle. Une barbe grisonnante s'étalait sur ma poitrine: mes mains tremblotaient.

— Bien cela! nous voici redevenus les bons vieux camarades d'autrefois. Et quant à toi, petite Lyse...

Léo sursauta.

— On a prononcé le nom de notre chérie. As-tu entendu, Mireille?

La pauvre mère releva la tête.

— Ciel! Elle-même! Et puis vous, bonne maman, bon papa. Ah! j'ai vu ma fille..., je vais être moins malheureuse.

— Serait-il vrai? fit Léo de son côté. Mes sens ne m'abusent-ils pas ?.. Mais, c'est toi, Lysette! C'est vous, grand'père ; c'est vous, grand' mère! Que l'univers s'écroule sur moi si je ne vous revois tous vivants....

Il se leva, la tête en feu. De ses prunelles avides s'échappaient des éclairs. Il s'élança vers nous.

Ses mains, hélas! ne purent toucher que la muraille. Et je vois encore, privé de connaissance, Léo couché de tout son long à nos pieds. La secousse avait été trop forte pour lui.

Mireille s'empressa. Nous prodiguâmes également au malade nos meilleurs soins. Il revint peu à peu à la vie, à la raison.

Elevant le bras à hauteur du front, il s'écria :

— Qu'ai-je eu, ma bonne Mireille?

— Une vision, mon bon Léo. Tu as « vu » comme moi renaître en esprit celle que nous adorons. La chair de notre sang peut être morte ; l'âme de notre enfant demeure près de nous : je vais vivre d'espérance.

— Et je veux moi-même partager tes espoirs, car mon être se trouve transformé!

Les deux époux jouissaient, en un affectueux abandon, du sentiment si fort, quand il est bien compris, de la divine immortalité.

Ils levèrent les yeux, et Léo reprit:

— Il est au-dessus de nous une puissance invisible. Merci, Père des Cieux, pour la lumière que vous venez de nous accorder. Quelle plus sereine consolation pouvait nous être donnée que la certitude de la présence de notre ange au foyer!

Il ajouta:

— Mon devoir, chère femme, est de répandre la vérité. Je ferai connaître à nos fréres en humanité les grandioses horizons qui nous sont révélés. On rira sans doute de ma folie, on me bafouera. Le martyre, peut être...

— Qu'importe! mon époux. Ce m'est un bonheur inexprimable de t'entendre. Ton cœur est franc; verse à profusion les nouvelles clartés dont il est inondé. Et si ceux qui vivent d'obcurité te persécutent et se vengent, je serai là pour mourir avec toi!

En ce moment une foule de personnes, hommes et femmes, se trouvaient réunis dans le vaste enclos, parmi les allées de roses perlées des larmes du matin. Elles venaient rendre les derniers devoirs au corps de la mignonne Lyse, et une profonde tristesse les envahissait à la pensée de la suprême séparation, du désespérant adieu donné bientôt dans le néant à qui fut si jeune et si belle.

Léo et Mireille parurent, provoquant une surprise houleuse: n'avaient-ils pas rejeté leurs longs vêtements de deuil pour se parer comme en jour de fête?

— Pauvres gens! fit-on de divers côtés, respectons la douleur où vient de sombrer leur raison...

D'un air assuré, Léo éleva la voix :

— A l'autel du feu!

Le cortège se mit en route, précédé d'un chœur de jeunes vierges qui entouraient la civière fleurie et psalmodiaient de lugubres mélopées.

Lorsqu'on arriva et que l'on eût, dans le silence affligé de tous, déposé le corps de l'enfant au milieu des flammes crépitantes,

Léo monta sur les premiers degrés du bûcher. Il étendit les mains vers l'assemblée et prit la parole :

— Mes amis, je me sens poussé à vous entretenir de choses mystérieuses, qui vont vous surprendre étrangement...

Il parla longtemps.

Nous étions, Lyse, ma sœur et moi, près de l'orateur, que nous inspirions de nos pensées. Nous l'illuminions des vérités de l'Au-delà. Aussi la stupéfaction fut-elle grande. On se regardait et plus d'un s'écria :

— Léo prophetise !

Il parla longtemps ; puis, ayant ainsi développé les principes fondamentaux d'un nouvel Évangile, il bénit l'assistance et la convia à s'unir à lui dans une invocation au Créateur céleste.

Il fut alors grandement beau de voir un souffle religieux s'emparer de la foule. Le peuple s'agenouillait, et pour la première fois il bégaya :

— Eta ies sei al milio... (Notre père qui êtes aux cieux...)

Léo obéissait à la volonté divine.

Songeant à ces choses, je me le représente continuant ses prédications. Pourquoi ne serait-il pas pour Lallie un instrument de progrès ? Et pourquoi les habitants de ce petit monde ne préfèreraient-ils à leur tranquille ignorance les émotions d'enseignements élevés, dont les semailles promettent d'abondantes moissons ? JEAN KERGAEL.

LE PROPHÈTE

Un chœur d'anges passait au milieu des enfers.
Pour détacher du ciel le verbe prophétique,
Il fiança son âme aux souffles des déserts,
Aussi seul que l'oiseau qui crie au bord des mers ;

L'ère venait d'unir le multiple à l'Unique ;
L'ange fait de clarté, de blancheurs éternelles
Qui chante avec la voix des orgues solennelles

Fit paraître à ses yeux son prestige tonnant
Et du cœur du prophète il sortit une flamme,
Il vit se déplier les ailes de son âme

L'aube de Dieu blanchir à l'horizon sonnant,
Il s'unit dans l'extase aux divines essences
Il atteignit le point dépassant les puissances

Où le suprême amour brille éternellement.
Le pouvoir du Très-Haut mit sur son front un signe
— « Va, d'amour enivré dans ta blancheur de cygne

« Jette aux hommes perdus mon saint rayonnement,
« Dis le mot de pardon, de paix et d'espérance,
« Montre aux cœurs abattus une route : Clémence,

« Que la Vérité parle au néant du tombeau »
Comme un aigle royal abattu de sa sphère
Le poète, à jamais puissant et solitaire

Posant au-dessus de tout, la loi comme un flambeau
Clamait — « La certitude au fond de vos cœurs tremble
Unissez-vous à Dieu par le nœud qui rassemble. »
Il osa dire au Mal un foudroyant adieu ;
Les passants souriaient, jetant à sa misère,
Un œil indifférent ou d'ironie amère,
— « Otez de nos chemins ce fou qui dit voir Dieu !
« Quel étrange envoyé du suprême mystère ! »
O Seigneur, vos élus sont fait pour le calvaire :
Un chœur d'anges chantait étoilant le ciel bleu.

O. DE BEZOBRAZOW.

LA JUSTE MESURE

Après avoir lu dans la *Revue du Spiritualisme moderne*, nos exhortations à la Bonté exclusive, à l'Amour sans restriction, à l'égale émission sentimentale, envers les sujets inégaux de la Nature, certains penseurs se souviendront que l'éminent moraliste La Fontaine a démontré qu'une trop grande bonté est synonyme de sottise et jugeront que nos théories sont en contradiction avec la morale classique.

En effet, si on n'envisage que le côté pratique de la sentimentalité, il faut approuver les philosophes qui veulent appliquer la « Juste mesure » même dans nos passions les plus nobles : nous savons que la tendresse masque souvent la faiblesse de caractère et fait naître autour de nous le caprice et l'inconduite ; que l'aumône entretient la paresse, que la complaisance et la soumission servent le despotisme, etc., etc...

D'autre part, au point de vue intellectuel, les grandes Vérités vibrent d'une lumière si intense et d'un son si aigu, qu'un grand nombre d'organes terrestres ne peuvent les percevoir. Nous pensons donc que dans l'expression tangible de nos forces spirituelles, il faut employer une mesure de pénétration adéquate à la capacité d'assimilation des êtres qui s'inspirent de notre exemple.

C'est l'observation de la « Juste mesure » dans l'expression objective de notre conscient qui forme la plus grande difficulté de nos relations sociales : chez l'être inférieur, elle suscite la ruse, l'hypocrisie ; chez l'homme moral, elle est prudence, tact, délicatesse ; chez les Nations elle est diplomatie. Le contraire : son inobservation, volontaire ou ignorée, fomente des ennemis implacables aux hommes même les plus vertueux : Jésus en fut le plus frappant et le plus sublime exemple.

Une pensée juste peut produire momentanément des effets désastreux, si elle prend corps sur le chemin de l'injustice.

Le Bien positif, l'Amour objectivé, ne peuvent heurter la sensualité sans risque d'être brisés et dispersés : la lutte n'est pas leur moyen de conquête. Pour acquérir la



prépondérance, l'Amour joue le rôle de subalterne tendre et fidèle, jusqu'à ce que ses services s'imposent circonstanciellement comme nécessité et loi.

La morale objective, c'est-à-dire matériellement pratiquée, est tout à fait contingente. Elle est vacillante et désordonnée comme les passions corporelles, inégale et relative comme les individus; elle confine à l'immoralité par ses deux extrémités : son pâle début ou sa suprême exaltation. Elle a cependant occupé, jusqu'à ce jour, la première place dans notre éducation et dans nos jugements, et elle n'a, il faut l'avouer, ni élargi ses limites, ni augmenté ses bienfaits; toujours entraînée à l'exagération ou dénaturée par ses sophisticateurs.

Pourquoi cette impuissance? parce qu'elle agit sur les sens et pour eux et non sur et pour la conception; elle règle et détermine les appétits et non les aspirations; elle poursuit le bien-être d'une vie corporelle et non le Progrès infini; elle cherche l'Absolu dans le relatif au lieu de rapprocher la proportion du Tout.

L'éducation sociale intéresse tout le monde et chacun y possède un champ de labeur illimité; mais la culture générale en est trop uniforme, routinière, insuffisante, irrationnelle, et ses produits ne sont pas cotés à la Bourse.

Voulez-vous un exemple, entre tous? Votre enfant a été sage, il a su sa leçon; vite un bonbon; vous cultivez sa gourmandise! un voisin, un visiteur apprennent de vous sa bonne conduite : vous développez son orgueil! et quand enfin le pain sec punit sa paresse, l'enfant est fixé, il a jugé la valeur du travail par l'intermédiaire de ses sens et de ses désirs; il a introduit un préjugé obstructeur dans le canal de ses facultés morales et intellectuelles. Si, trop tard, vous voulez lui inculquer que le Travail est partie intégrante de l'idéal humain, qu'il est une condition de progrès, le véhicule de la félicité, vous vous heurtez à son expérience brutale, à ses acquits positifs, procédant de votre propre système éducatif.

Cet enfant continuera avec la majorité des humains à ravaler le labeur au rang d'un calcul intéressé, d'un lucre sordide, d'un ultime moyen de satisfaire l'appétence physique ou d'assouvir une bestiale sensualité.

Et l'homme d'aujourd'hui ressemble à l'enfant d'hier! Ne voyez-vous pas la récompense officiellement établie, réglementée, puis distribuée avec emphase! Nous assistons à la course aux décorations désordonnée, vertigineuse, où le plus habile n'a souvent d'autre mérite que son aptitude à faire le croche-pied à ses compétiteurs. La convoitise, la jalousie, la médisance, l'hypocrisie... tous ces vices repus, élégants flatteurs vont solliciter un ruban imposant et fascinateur à l'apothéose de la vertu.

Avouons-le! cette moralité légale qui distribue des lauriers entretient aussi la corruption sous toutes ses formes, dans toute son étendue et sa profondeur.

La Fontaine et ses imitateurs qui n'ont étudié que les manifestations morales de la vie physique avaient donc raison en essayant de fixer une « Juste mesure » dans les épanchements des cœurs comme dans les appréciations de l'esthétique de surface.

La philosophie spiritualiste cesse aujourd'hui de se confiner dans l'observation et l'étude du fait moral, qui n'est en somme qu'un effet facultatif et conditionnel d'une force animique subjective, et si une juste mesure doit régler l'action corporelle, elle doit disparaître devant l'action psychique du Bien.

La Volonté puissante, mais silencieuse, du Vrai, du Beau et du Bien n'admet pas de limites, pas de restrictions. L'amour spirituel, synthèse des qualités sublimes, qui s'inspiré de l'Absolu peut s'épandre avec largesse ou réchauffer intensivement les cœurs sans risque de témérité.

Notre corps vit d'une atmosphère aérienne dont la composition molléculaire varie sensiblement suivant les milieux et selon les émanations terrestres. Les côteaux aux herbages aromatiques, aux fleurs odoriférantes, aux sources limpides, dans leur communion avec l'azur, répandent autour de nous la vigueur et la gaîté, que nous nous assimilons par tous les pores; tandis que les marécages, les cloaques exhalent et accumulent des principes négatifs, morbides, pénétrant les organes pour les émacier. Mais, qu'une brise pure, persistante vienne à souffler sur le cloaque et vous verrez les corps en prostration prendre insensiblement de l'énergie; les visages hâves se coloreront; à la consomption mortelle succèdera l'épanouissement de la vie.. Pensez-vous que cette brise régénératrice puisse avoir quelque raison de mesurer ses bienfaits, de les restreindre ou de les cesser sur l'assurance de quelques bons résultats? Non! n'est-ce pas? Eh bien! il en est ainsi de l'action de la Volonté transcendante, de la pensée généreuse, de l'Amour spirituel.

L'Esprit, également, se sustente d'un fluide, mais plus subtil et plus vibrant que l'air, et qui, à son instar, contient, suivant

les milieux, plus ou moins de spores générateurs des passions viles et antisociales.

Voilà pourquoi l'Amour nourri de l'influx universel, armé de la Force volonté, envoie son souffle doux et pénétrant sur les cloaques de la pensée et, partout, à son contact occulte : les cœurs s'ouvrent pour mieux aspirer, les consciences s'épurent, les volontés se fixent, les corps s'enlacent et les physionomies, comme des astres pâles et lointains, s'éclairent d'un léger reflet de la Lumière divine.

MOINEZ,
instituteur public.

Entretiens mystiques [1]

I

LA RENCONTRE

(*Suite*)

— Mon cher Monsieur, vous vous méfiez de moi; nous allons arranger cela. Les réparations, ma femme ne peut pas les faire pour moins de deux cents francs, et il lui faudra trois semaines. D'autre part, prenez ce reçu par lequel je donne à votre panneau une valeur convenable, et je vous garantis les risques provenant de nous; d'ailleurs voici l'ouvrière.

Une femme déjà mûre descendait lestement un escalier; elle était de taille moyenne, bien prise, d'allure décidée, la mise très simple et très propre; de beaux cheveux gris ondulés; une figure rayonnante quoique fanée, et un regard charmeur lui conquéraient immédiatement la sympathie; son air de tête, sa façon de marcher, ses gestes me frappèrent, car elle se tenait comme une tout-à-fait grande dame.

— Stella, dit le forgeron, — et aussitôt quelque chose de souverainement doux vint dans l'air, me saisit à la gorge; jamais, entre deux amants, je n'avais vu l'amour comme entre ces vieux époux. — Le tremblement profond de sa voix, le sourire de ses yeux, tous les plis d'un visage tanné comme s'il avait reçu les averses et les aquilons de la terre entière, le mouvement du corps, pas une ligne de sa personne qui ne s'infléchit dans un geste de protection tendre, d'enveloppement et de caresse ; je fus tout à fait surpris, car mon éducation esthétique ne m'avait pas préparé à voir le beau ailleurs que dans les fictions esthétiques ou dans cette demi-fiction que la jeunesse et la fortune réunies peuvent construire ici-bas.

Et la femme nous regardait tous deux, en souriant, avec tant de prudence dans la bouche, tant d'énergie dans le mouvement des narines, mais une lumière heureuse de toute petite fille dans ses grands yeux gris aux paupières plissées.

— Stella, dit-il, voici de l'ouvrage qui te concerne. Combien te faudra-t-il de temps, et quelles conditions !

Elle répondit brièvement, comme une commerçante d'expérience ; je voulus déposer des arrhes que l'on me refusa. « Le daim appelle le tigre », me dit Andréas, citant un proverbe du Laos.

— Mais enfin, m'écriai-je, en quittant mon attitude de bourgeois à ouvrier, mais enfin, monsieur, où avez-vous appris tout ce que l'on voit que vous savez ? Il faut avoir vécu longtemps dans un pays pour en connaître d'aussi petits détails ?

— J'ai voyagé, en effet, par là. J'en ai rapporté des souvenirs, des erreurs, des vérités. Ainsi, par exemple, le signe que je vois dans votre paume, d'après les devins de là-bas, veut dire que vous vous adonnez à l'étude des sciences occultes, non sans succès. Mais, ajouta-t-il, après un second coup d'œil, vous avez sur la plupart de ceux qui ont la même vocation, un avantage très rare...,

— Qui est ?

— Si je vous le disais, vous le perdriez, répondit-il, tous les traits subitement empreints d'une grandeur hiératique. — Vous avez beaucoup cherché, mais souvenez-vous que Dieu seul dispense la lumière.

A ce moment je sentis que cet homme savait; qu'il pourrait, s'il le voulait, faire de moi sa chose, et que je touchais au but à la poursuite duquel j'avais consumé toute une jeunesse ardente. De très bonne heure, le Mystère m'avait attiré; pour sa conquête j'avais abandonné tout : la famille, le plaisir, une position lucrative; après dix ans d'enquêtes passionnées, j'étais venu m'aplatir contre un mur infranchissable. Parmi ceux que j'avais cru des Maîtres, les uns m'avaient promis plus qu'ils ne pouvaient tenir, les autres me choquaient par un fanatisme de race ou de religion, d'autres me laissaient me débattre sans vouloir m'aider, d'autres voulaient que j'aille chercher la vérité, leur vérité, dans un pays lointain. Mais la vérité n'est-elle pas partout? Toutes les religions ne sont-elle pas à peu près de même valeur? Je commençais à être très las, et je fus heureux de me raccrocher à ce faible espoir.

— Le phénomène miraculeux ne prouve rien, car pouvez-vous voir si la force qui le produit vient d'en haut ou d'en bas? — La science ne prouve guère non plus, car quel

[1]

cerveau peut contenir tous les arcanes de cette immense Nature ? Et s'il le pouvait, comment jugez-vous que la vérité qui vous est dite est celle qui convient à votre état d'esprit, à votre état moral, à votre santé physiologique, à votre passé, à votre avenir, au degré d'avancement de tous les êtres dont votre conscience ordinaire ne soupçonne pas l'existence et dont votre esprit est cependant le soleil ? Ne croyez-donc pas que je sois quelque chose ; je ne sais rien, je ne connais même pas la profondeur de mon ignorance.

— Cependant, que faire si je veux avancer ? dis-je en cherchant mes mots, car tout le vocabulaire savant et solennel des kabbalistes, des théosophes et des orientaux sembla tout à coup hors de place et prétentieux. — J'étais un peu vexé que moi, F.·. M.·. à un grand nombre de degrés, affilié à toutes les sectes allemandes, françaises et anglaises qui ont quoi que ce soit à faire avec l'Illuminisme, cheville ouvrière de pas mal d'entre elles, moi qui avais écrit des brochures savantes, que mes correpondants étrangers appelaient : maître très docte, et qui avais fini par le croire à force de l'entendre dire, moi qui avais célébré la grande opération magique, qui avais répété les guérisons paracelsiques, qui avais « donné la lumière » — avec quelle obscurité de phraséologie ! — à un grand nombre d'hommes et de femmes respectueusement attentifs, moi, qui me croyais impassible et impavide, — j'étais tout à fait mal à mon aise, je puis bien en faire l'aveu, de sentir ma tour d'ivoire vaciller sur ses bases. Et sincèrement j'aurais cru être hypocrite en prenant vis-à-vis de cet inconnu d'une heure, une attitude autre que celle de mon être intime : l'ardent désir, l'espoir certain de parvenir par lui à quelque lieu de repos vrai, à une certitude.

— Avez-vous le femps de rester un peu ? me dit-il. Déjeûnez avec nous ?

J'acceptai avec une joie contenue ; nous nous assîmes à une table sous une tonnelle, comme dans les guinguettes de banlieue ; et Stella vint nous apporter de l'eau-de-vie blanche. Comme je m'étonnais, Andréas m'expliqua :

— C'est du marc que j'ai distillé plusieurs fois de suite ; il pèse 100° ; mais cela ne fait pas mal ; cela ne détruit pas comme l'absinthe les cellules graisseuses, dont vous avez grand besoin.

Il m'offrit du tabac, alla me chercher une pipe neuve qu'il me prépara, poussant la courtoisie jusqu'à faire flamber l'allumette, et voulut me quitter pour s'habiller ; c'est à grand peine qu'il consentit à rester comme il était.

— Maintenant, dit-il, parlez moi de vous.

— Voici mes doutes ; je vais faire de mon mieux pour abréger. Prenons pour commencer le bouddhisme. Pourquoi affirme-t-il l'éternité et l'indestructibilité de la matière ? D'où vient le mouvement qui anime le monde ? Est-il vrai que le devoir de l'homme soit de s'en détacher complètement ?

Si nous portons en nous-mêmes le désir de vivre, qui a mis en nous ce désir ? qui a mis en nous le désir contraire ?

Tels que nous sommes, il nous faut lutter contre la puissante magie des sens, au moyen d'un mental qui ne fonctionne lui-même qu'avec le concours de ces facultés que l'on se propose justement de détruire.

D'autre part les règles de la méditation des Arhates prescrivent à l'intelligence une marche expérimentale, analytique et positive. Dans ces conditions, si l'extinction de l'ignorance détruit la force sensorielle, il faudrait donc que le disciple, pour échapper au Karma, pour ne plus renaître, conservât sa conscience après la mort, ou, en d'autres termes, qu'il ait découvert au préalable, par l'intuition, l'existence d'un monde invisible que ses méditations rationalistes n'ont pu lui révéler ?

La voie, disent les partisans du Mahayana, est à huit chemins : j'admets que le premier de ces chemins, la science, permette de constater le vide du monde ; que le second, les cinq interdictions, et le troisième, l'abstention des dix péchés, soient de morale courante ; mais la pratique des six vertus transcendantes, qui est le quatrième sentier, me semble impossible à réaliser. Car si, m'étant fait moine, je ne possède plus rien, avec quoi ferai-je l'aumône ? Tout rempli d'égoïsme, de vanité, d'envie, de dédain, comment exercerai-je la charité universelle ? Ainsi la multitude des sectes bouddhiques de Ceylan, du Thibet, du Japon, de la Chine, de la Tartarie, ne présentent à qui veut les suivre qu'une longue succession de synthèses provisoires, de compromis entre l'état intérieur du disciple et l'idéal qu'il poursuit.

Il est évident que la douleur est inséparable de l'existence, mais personne ne peut prouver que l'existence est produite par l'ignorance ; si un plaisir me laisse insensible, il est vrai que ce n'est plus pour moi un plaisir, mais cela n'en continue pas moins d'exister, par conséquent il est toujours possible que dans l'avenir, je sois de nouveau entraîné par ce charme ; si j'y résiste,

il y aura eu simplement en moi une certaine quantité de forces ou de fluides qui n'ayant pas reçu la nourriture de ce plaisir se sont flétris. J'aurai donc, moi qui, en tant que bouddhiste, évite avec un soin extrême, de tuer, supprimé une certaine quantité d'énergie vivante d'un ordre supérieur.

Puis, aujourd'hui, où trouver, je ne dis pas un maître, mais une doctrine? Au Japon, il faut choisir entre une huitaine de sectes: les bonzes chinois sont ignorants; au Thibet c'est un mélange du culte Bompa de l'école Yogatcharya et du tantrisme de Kala-Tchakra; au Siam peut-être ?...

Prenons maintenant les mystères sortis directement du Brahmanisme. J'ai compris que la Yoga a été faite pour permettre à l'homme de recevoir en lui-même les germes de toutes les forces, et de les nourrir ensuite. Les entraînements relatifs à la maîtrise des énergies du son, de la musique, des muscles, de la passion, du magnétisme animal, de l'optique ne m'intéresse pas, car je crois que si l'on parvient à saisir le centre de tout cela, on en conquiert du même coup toutes les dépendances. C'est pourquoi je n'ai étudié que la Raja-Yoga. Je vous dis tout ceci, entre parenthèses, non pas pour vous l'apprendre, mais pour vous permettre d'établir un diagnostic certain.

(*à suivre*). SÉDIR.

DE L'ALTRUISME

ESSAI DE SOCIOLOGIE PRATIQUE

Une des Réponses à notre Concours de 1906.

(*Suite*)

— Vous qui êtes instruit, vous pouvez, s'il est besoin, donner à cet homme des notions plus saines, des idées plus élevées sur les évènements qui se déroulent. Vous ne comprenez pas ce que c'est, que d'être courbé, du matin au soir, par la nécessité sur un travail manuel, qui enlève à l'homme, le temps, le goût, les occasions de s'instruire, presque de penser, si ce n'est à la seule chose indispensable: le pain quotidien pour lui et sa famille. — Vous pouvez, en rétribuant son travail lui témoigner votre appréciation de ses services, vous intéresser à sa famille à ses affaires, le conseiller dans telle ou telle circonstance. Il sentira qu'il a une place dans votre pensée, et son attachement pour vous se fortifiera. Cet homme rompu au dur labeur a un cœur aussi, qui battrait à l'unisson du vôtre si... vous n'étiez pas si loin de lui; si vous cherchiez à le comprendre. Rapprochez-vous de lui. Il se peut que vous ayez l'un et l'autre perdu le petit enfant qui faisait votre joie. L'étreinte de votre main lui fera comprendre que vous prenez part à sa peine, et en même temps vous éprouverez « que le bien que l'on fait à son frère » pour le mal que l'on souffre est un soulagement. Vous lui direz que la tombe n'est pas le dernier mot de la vie; que mourir c'est renaître à une nouvelle vie; que là-haut, les âmes se retrouvent. Toutes ces vérités lui donneront des idées plus élevées, qui le consoleront un peu, car tout ce qui vient du cœur va au cœur. — Vous en trouverez un autre qui a abandonné ses habitudes d'intempérence; la lutte est rude; veillez sur lui, occupez-vous de lui; peut-être le sauverez vous de lui-même.—Un autre plus éclairé est entré résolument dans le chemin de la vie spirituelle. Soutenez-le de votre sympathie, aidez-le dans sa marche en avant par votre conversation sur les grands problèmes de la vie présente et de celle de l'au delà.— Cet homme coupable qui a perdu tout respect de soi, toute dignité humaine, aidez-le à se relever, il est aussi votre frère; Celui-ci brisé par la souffrance, découragé, anéanti, il est aussi votre frère. Tous ceux qui ici-bas n'ont pas leur part de pain, de soleil, qui manquent de pardon, d'amour sont aussi nos frères. Tous les jours vous trouverez de nouvelles occasions de faire plus et mieux. Et puis, votre position attire sur vous l'attention; votre influence se répandra parmi ceux que vous fréquentez. Nous avons l'esprit d'imitation, ils suivront votre exemple, soit en bien soit en mal; de là une responsabilité que vous partagez du reste avec toute créature humaine. Le père attend de tous ses enfants qu'ils fassent leur devoir, se tendant une main secourable pour rendre le monde meilleur par la fraternité.

Retourneriez-vous à la maison paternelle disant que votre frère est mort de faim sur la route, ou que son honneur a sombré dans une spéculation deshonnête, ou qu'il a souillé son âme en vivant dans la débauche. Pour couvrir votre responsabilité vous atténuerez peut-être ses fautes. Il était imprévoyant, direz-vous; ignorant, ne comprenant pas tout à fait la conséquence de ses actions; il a été entraîné presque irrésistiblement par la passion et il a eu honte de se présenter devant son Père. — Mais, vous dirait celui-ci : Toi qui reviens en apparence sain et sauf, tu étais là! Tu devais partager ton morceau de pain avec lui; tu devais l'éclairer de tes conseils; tu devais à tout prix le préserver de la chute fatale. Tu étais là témoin de sa

ruine et tu te crois meilleur! Dans sa honte, ton frère est meilleur que toi. Il sent au moins qu'il est tombé, tandis que toi, aveuglé par l'indifférence de l'égoïsme, tu as seul joui des biens que tu possédais, méconnaissant la grande loi de solidarité qui t'unissait à ton frère. Il n'y a pas de place ici pour toi; va-t-en expier, va souffrir, mais garde bien dans ton cœur, pour t'aider à supporter ta peine, et au fond de ta conscience, pour te guider, garde bien ceci : que le pardon t'attend; que les bras de l'amour paternel te seront ouverts, lorsque tu viendras repentant et purifié. Pars; je te donne l'espérance du relèvement. Plus tard, tu retourneras encore parmi tes frères malheureux pour réparer le mal que tu as fait. Tu les nourriras, tu les instruiras, tu élèveras leur âme au-dessus des jouissances matérielles : tu les sauveras; tu les ramèneras au banquet familial où il y aura de la joie! Alors tu recevras le baiser de paix et tu monteras plus haut. Vas mon Enfant; travaille, prie, espère. Mon Esprit te suivra; sois fidèle à ses inspirations et tu reviendras vainqueur!

Et vous, Madame, qui comprenez le « pourquoi de la vie ». Vous, dont la grâce native, les exquises délicatesses ont été affinées par une éducation soignée, vous êtes prête, je le sais à vous unir à la sainte phalange de ces cœurs généreux, de ces grandes âmes dont le but unique est de se consacrer au bonheur de tous. Vous comprenez qu'aimer n'est pas être choyée, adulée, comblée de toutes les joies de l'existence, absorbant en vous-même la part de bonheur qui revient aux vôtres et à ceux qui vous entourent. — Vous êtes d'abord l'ange du foyer, vous aimez, vous protégez, vous guidez. Puis, à l'heure calme du recueillement, vous montez, par la prière, jusqu'au trône du Tout-Puissant présenter vos requêtes et votre adoration, pour le lendemain, plus riche encore et plus forte recommencer la tâche ordinaire. — Vous êtes une vraie compagne pour votre mari; vous partagez ses goûts; vous vous associez à ses poursuites littéraires. Vous vous entretenez ensemble des grandes questions de la vie sociale. C'est un échange de vues qui vous est salutaire à tous deux, mais c'est vous surtout qui y gagnez, en raison de la force, de la logique, de l'étendue de son raisonnement et par la connaissance plus approfondie qu'il possède de ces sujets. Vous n'empiétez pas sur ses droits, vous gardez jalousement les meilleurs caractéristiques de la nature féminine. Vous trouvez votre champ d'action déjà si vaste; il vous offre tant de moyens de mettre en pratique l'Altruisme, que cela vous suffit. Il me semble, Madame, que vous avez raison, à vous voir à l'œuvre. Vous vous multipliez, vous vous ingéniez pour que tous les vôtres aient la plus grande part possible de bonheur : je vous connais capable, d'aller même jusqu'au point culminant de l'Amour : le sacrifice de soi-même. Tout cela accompli d'une manière si simple, si naturelle, que le charme en est encore rehaussé.

Votre maison est sagement gouvernée. Tous ceux que vous employez reçoivent en leur temps la récompense due à leur travail, lequel ne peut jamais être appelé un esclavage. Ils ont le repos nécessaire pour récupérer leurs forces, l'encouragement de votre satisfaction, le stimulant d'une observation judicieuse et ferme pour mieux faire, dans telle ou telle occasion. Votre parole douce et persuasive calme les dissentiments, explique les malentendus. — A vous, il ne viendra jamais à la pensée de faire passer des nuits à confectionner des toilettes qui vous feront briller dans le monde, et pâlir de surmenage et d'anémie, le pauvre visage de cette jeune fille délicate, de cette jeune épouse, qui pour vous complaire, néglige son intérieur, néglige sa famille, le premier de ses devoirs, donnant ainsi à son mari la tenation de se détourner du sien; toutes conséquences désastreuses! Il y a temps pour tout, dans votre vie bien réglée.

Comme vous vous intéressez surtout à l'amélioration de la vie matérielle en général, et au progrès de l'esprit humain, votre cœur vous porte de suite vers le soulagement de vos semblables et vous cherchez ce que vous pouvez faire pour autrui au-delà du cercle privilégié où la Providence vous a placée. La Charité vous dit : suis-moi. — Vous ne confondez pas dans ce terme l'aumône si humiliante parfois pour celui qui la reçoit par la manière dont elle est faite. La charité, c'est le sentiment qui inspire cet acte. Vous y voyez donc l'Altruisme dans son sens le plus large, le plus complet; l'Amour du prochain sans restriction de nationalité, d'opinion, de religion. Tous les hommes, membres de la grande famille humaine, tous enfants d'un même père. Vous allez donc parmi vos frères distribuant le pain qui fait vivre le corps, et l'amour qui fait vivre le cœur. Les occasions ne tardent pas à se présenter : nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour voir. Voici une dame qui n'est pas de votre monde, suivant l'expression consacrée, mais comme vous n'avez pas [illegible]

respect exagéré pour les conventions mondaines, vous laissez parler votre cœur qui vous attire vers elle. Vous l'avez rencontrée plusieurs fois; vous avez remarqué son deuil en même temps que sa physionomie triste et soucieuse. Elle a connu des jours meilleurs; maintenant elle est aux prises avec les difficultés de la vie matérielle. A celles-ci vient s'ajouter la souffrance morale de sa position, bien qu'elle soit résignée à accepter la destinée. — Comme vous savez bien combler la distance qui vous sépare d'elle, non point en protectrice mais en amie! Avec un tact parfait, vous lui procurez des relations utiles, une occupation suivant ses goûts, qui la sort, tout à la fois, de la gêne et de sa solitude. Vous savez de mieux en mieux l'attirer discrètement vers vous et bientôt, elle reçoit dans votre douce et aimable société l'affection dont son cœur aimant a besoin. Sa vie devient toute ensoleillée et le sourire renaît sur son visage.

(*A suivre*). Mme HARAUCHAMPS.

FAIT PSYCHIQUE

Les rêves sont souvent dignes de remarque par la précision avec laquelle les faits qui s'y déroulent se présentent à l'esprit du dormeur. Il arrive que les circonstances qui accompagnent les manifestations hypnagogiques leur donnent un caractère de vie et d'authenticité digne d'attention.

Dans cet ordre d'idées nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs les faits suivants, qui ont été à notre connaissance par l'un des membres de l'U. E. U.— Ces faits se sont déroulés dans l'immeuble que celui-ci habite, rue Vauquelin, où ils font actuellement l'objet des conversations de ce coin retiré de la capitale.

Le rez-de-chaussée était occupé par un professeur de musique, qui, se sentant subitement pris de malaise, fit appeler sa mère, et expira peu après dans ses bras. L'épouse du professeur trouva une situation fort embarrassée. Elle fut aux prises avec des difficultés d'héritage et, remettant la solution au lendemain, elle essaya de se reposer et ne tarda pas à rêver que son mari lui apparaissait dans une attitude attristée. Il lui dit qu'elle devait faire des recherches dans un cartel auquel il avait tenu beaucoup et que sa femme lui avait offert à l'occasion d'une fête de famille. L'apparition indiqua un ressort, dissimulé à la base du cartel, et qui était resté ignoré de la donatrice. Le jeu de ce ressort mettait au jour une cachette où le défunt disait avoir placé une feuille pliée en quatre et du plus haut intérêt dans les circonstances présentes. Puis tout disparut et la dormeuse fut brusquement jetée hors de son lit, toute émue du songe qu'elle venait de faire. Sans perdre un instant, elle passa à l'examen du cartel et découvrit, en effet, un ressort placé à l'endroit indiqué. Elle le fit jouer avec beaucoup d'émotion et fit apparaître une feuille de papier, jaunie et pliée en quatre. C'était un testament qui mettait fin à toutes les difficultés. P.-E. H.

CORRESPONDANCE

24 janvier 1907. Saint-Aigulf, par Fréjus (Var),

Cher Monsieur Beaudelot,

Votre journal signalera certainement un livre qui vient de paraître sous le titre : « *Amour et Maternité* ».

Ce livre soulèvera, j'en suis convaincue, bien des discussions, hélas, nous ne sommes point parvenus au temps du règne de la vérité, et à l'heure actuelle, très peu de gens, encore, aiment à la voir ou à l'entendre.

Permettez, mon cher Directeur, qu'en ma qualité de femme, et de femme arrivée à l'automne de la vie, à cette époque sérieuse et calme où tous les événements vus et vécus s'analysent, apportant, à l'esprit qui les passe en revue, les conséquences logiques des causes qui ont déterminé les effets observés, permettez, dis-je, que j'exprime ici, publiquement, combien j'apprécie l'œuvre forte, saine et courageuse de Mme Claire G. ; je dis courageuse parce qu'il faut l'être pour lutter aussi vaillamment contre de très vieilles lois et de très vieux préjugés, maintenus par ceux qui en profitent avec une telle... diplomatie... qu'ils ont su se faire donner « *le droit à la licence* », alors que tout le poids de leur immoralité retombe sur celles qui, bien souvent, n'ont que le tort d'une confiance enthousiaste et aveugle, en raison de leur inexpérience, et, oh! force étrange de la mentalité féminine, formée et entretenue par ceux qui, jésuitiquement, en devaient bénéficier! Les femmes elles-mêmes semblent trouver leur asservissement tout naturel et acceptent comme « honte et dégradation » les *devoirs* qu'un larron d'amour leur impose, tandis que lui, en les esquivant, n'est aux yeux du monde « qu'un aimable mauvais sujet ».

Il est temps que toutes erreurs de compréhension, toutes ces injustices et toutes ces inégalités de loi et de morale disparaissent.

Il est temps que la femme ne veuille plus être un objet de luxe, de plaisir, d'utilité ou de première nécessité au service de toutes les passions masculines; il est temps qu'elle soit la compagne de l'homme; que la *Mère* des enfants soit traitée *d'égale au Père;* qu'elle jouisse devant la Loi, dans l'Etat comme dans la Maison des mêmes prérogatives que l'homme.

A la femme d'y répondre par le sérieux, par la sagesse de sa vie, ce qu'elle fera, qu'on n'en doute pas, dès qu'on lui aura fait comprendre toute l'im-

portance de son rôle ; dès qu'elle saura qu'en plus des trésors d'affection et de dévouement qu'elle prodigue à ses enfants, il lui appartient d'être leur éducatrice de haute morale, il n'y a pas de professeur, qu'il soit laïque ou religieux, qui vaille la mère enseignant à son fils à respecter *toutes* les femmes, à les aimer, sans jamais les trahir... à avoir la force de réparer ses faiblesses, qui cessent d'exister dès qu'il y a devoir rempli.

Voici, je l'espère, ce qui finira par être compris, et ce à quoi aidera beaucoup le livre si énergique de Mme Claire G.

Mais, me dira-t-on, c'est un livre qu'il faut cacher, on ne peut pas le laisser sur une table de salon, si nos filles le lisaient? Je pourrais répondre : « elles en lisent bien d'autres » ! — Mais vous, Monsieur, vous Madame et chère lectrice, lisez-le, faites-le lire à vos fils, prêtez-le à vos amies et la saine, la droite morale qu'il contient se répandra ; les femmes heureuses comprendront qu'il faut tendre la main à celles qui le sont moins, et leur enseigner que l'honneur et les joies sont dans le sentiment du devoir accompli.

Très cordialement à vous : Bl. B.

(Nous apprécions hautement l'honneur que nous fait Mme B. en confiant à notre Revue le soin de vulgariser les idées si nobles, si justes, si généreuses qui rayonnent de son esprit et de son cœur. Nous sommes convaincus que la lettre que nous allons publier lui attirera l'estime et l'adhésion effective de toutes nos Lectrices et aussi de nos Lecteurs).

Les Formes-Pensées

On se souvient du captivant ouvrage de C. W. Leadbeater, intitulé « l'Homme visible et invisible ». Ce travail a fait connaître que chaque être était entouré d'une ambiance psychique, qui est le résultat exact de sa propre mentalité et de son activité psycho-physiologique. Cette ambiance, qualifiée « aura » par C. W. Leadbeater, se présente sous une forme ovoïde, au centre de laquelle se trouve l'être psychique, dont les qualités, le degré d'évolution se traduisent dans cette ambiance par des couleurs, par un rayonnement de nuances, vibrant intensément, dont nos grossières couleurs humaines ne donnent qu'une faible idée et qui se conjuguent, se mélangent dans un rapport proportionnel et mathématiquement dosé selon le niveau de progression atteint par le sujet. Les énergies psychiques et les pensées matérielles qui s'y rattachent, donnent des courants odiques d'une teinte sombre. Les vices, les pensées mauvaises, l'égoïsme, l'avarice se révèlent par des aspects violents, troubles, tandis que les couleurs de la spiritualité, de l'enthousiasme pour le bien, des aspirations idéales se traduisent par les teintes les plus pures, les plus ravissantes.

Comme suite à ce curieux livre, Annie Besant et C. W. Leadbeater ont publié un second travail « les Formes-pensées » qui sont une étude plus détaillée des nuances et des mentalités qui s'y rapportent. Le pouvoir de la pensée s'y révèle d'une façon précise. Les pensées sont des forces qui ont forme et couleur, et leur émission, le résultat de cette émission est rendu appréciable par ces observations. Nous saurons d'une façon plus précise quelle est la responsabilité morale des pensées auxquelles nous nous laissons aller ou que nous recherchons. Ce travail intime crée autour de nous, dans cet « aura », une sorte de potentialité intellectuelle et morale dont dépend notre sort futur. Nous en sommes ainsi les artisans dans les plus petits détails. Nous insistons ici sur la haute valeur morale de cette révélation. Elle nous fait comprendre qu'il dépend de nous d'être heureux, en dirigeant nos pensées vers ce qui est beau, bon et juste. De là, la nécessité palpable de nous épurer de plus en plus, de nous débarrasser des scories morales qui font de sombres taches dans notre ambiance psychique, pour produire des fluides plus purs qui nous mettront en communication intuitive avec un plan plus élevé.

L'influence de cet aura a d'ailleurs été souvent ressentie, presque physiquement, dans le voisinage de telle ou telle personne, dont la présence cause une mystérieuse satisfaction ou une contrainte qui étreint l'âme péniblement. Telle est la secrète conversation des âmes qui échangent par cette télépathie divine des sensations intenses que les arts seules peuvent à peine traduire. Les lèvres se taisent et les âmes s'étreignent avec délices ou horreur.

Ces qualités, une fois acquises, se fixent dans ce corps causal. Ce sont les *idées innées* de Leibnitz, les dispositions que tel enfant montre pour les arts ou les sciences. Ce corps causal est le corps immortel où sont gravés tous nos efforts, toutes nos luttes, tous nos espoirs et toutes nos chutes. A nous de le perfectionner par la pratique de la charité universelle bien comprise. Il ne dépend que de nous d'être meilleurs et par suite plus heureux.

Ajoutons comme commentaire, l'analyse d'une seule figure de ce merveilleux livre. Soit la page 34, prise au hasard. J'y vois la représentation de formes-pensées émises par deux personnes qui suivent un enterrement. Aucune confusion possible entre ces images provenant de deux amis du défunt, mais quelle différence dans leur amitié. Le premier est un égoïste peu évolué, qui [illegible]

que rarement songé au phénomène de la mort. La mort l'effraie, elle n'est pour lui que la fin de la petite vie fermée et toute de bien-être qu'il s'est arrangée. Il songe aux intérêts qu'il perd en perdant son ami, à tel point qu'il voudrait le faire revivre. Cet égoïsme féroce est symbolisé par une sorte de crochet, analogue à ceux que produit la convoitise. L'autre ami, l'ami véritable celui-là, est animé d'une profonde sympathie pour les parents dont il partage le chagrin. Il souffre plus pour eux que pour le défunt, qu'il sait délivré de l'épreuve d'ici-bas, et à même de réaliser les aspirations sublimes que leur conception de l'Universelle Harmonie avait fait entrevoir à leur communisme spirituel.

Chaque page de ce livre est une révélation et nous ne saurions trop en recommander l'examen à tous ceux qui rêvent à notre devenir, qui songent aux tendances de l'humanité entière vers un universalisme fraternitaire qui permettra de réaliser un mode de vie où les aspirations de l'âme prendront un essor que nous prévoyons, mais dont aucune conception, si sublime soit-elle, ne peut encore nous donner l'idée.

P.-E. Heidet.

ÉCHOS

La *Psycho-Therapeutic Society*, de Londres après six années de succès toujours grandissants, vient de modifier le titre de son organe : le *Psycho-Therapeutic Journal* paraît depuis janvier sous le nom de *The Health Record*.

Cette Société n'a pas changé sa ligne de conduite ; elle conserve à sa publication le caractère technique qui a fait sa réputation, elle agrandit seulement le cadre de ses articles qui comprendront désormais les découvertes scientifiques les plus récentes concernant la santé et toutes les réformes qui concourent à son développement Le *Health Record* est publié sous les auspices de la *Société psycho-thérapeutique* 3, Bayley str. Bedford square, London W. L.

Nous applaudissons de tout cœur à la prospérité de cette très honorable société de notables altruistes. Nous avons en quelque sorte assisté à sa naissance, au groupement des premières énergies, parmi lesquelles se trouvaient Mme J. Staunard. Miss. Creadie et M. George Spriggs, que nous retrouvons à la présidence de cette Société et à qui nous adressons l'hommage de notre sympathie la plus cordiale.

M. G. Spriggs n'est pas seulement un remarquable clairvoyant ; depuis longtemps, il est infatigable de dévouement à l'humanité. Le succès de cette société doit être attribué aux services signalés qu'elle rend tous les jours à une foule de malades qui viennent lui demander des soins, il met en lumière les méthodes employées et fait particulièrement honneur aux personnalités qui consacrent leur temps à une œuvre de solidarité humaine. B.

Remarquables Dessins Médianimiques

Nous sommes heureux de faire part à nos lecteurs du désir formulé par l'une de nos abonnées, qui serait heureuse de recevoir les personnes qui se présenteraient chez elle, sous les auspices de la *Revue du Spiritualisme moderne*, afin de leur faire prendre connaissance d'une merveilleuse collection de dessins médianimiques, mi-partie à la plume, mi-partie à l'aquarelle.

La facture de ces dessins est inouïe de finesse et de complexité. Malgré cette complexité de détails l'ensemble reste clair et d'aspect agréable, aspect dû à l'art consommé, à l'esthétique exceptionnel qui ont présidé à cette œuvre dont quelques spécimens ont été présentés à notre chère « bonne maman. » Notez, que l'auteur n'a jamais pris de leçon de peinture, qu'elle n'a jamais tenté d'en faire spontanément et qu'elle ne possède en dessin que les notions acquises durant les années de pension, fort insuffisantes, pour réaliser les prodiges que nous avons eu le grand plaisir d'admirer. Mme Carré recevra, 28, rue Vignon.

La Rédaction.

UNION DES FEMMES DES MARINS

Nous avons eu le plaisir d'assister à Rouen, le 2 février 1907, à une très intéressante conférence sur une œuvre mutualiste : l'*Union des Femmes des Marins de l'Etat et du Commerce,* que vient de fonder Mme Mireille Kermor, l'une de nos sœurs en croyance les plus vibrantes par l'esprit et le cœur. Il faut avoir entendu le récit des propres malheurs de Mme Kermor, qui est veuve, fille et sœur de marins, il faut avoir compris toute la compassion qu'elle ressent envers les infortunes de ses semblables, pour être saisi soi-même de respectueuse admiration en face de l'énergie et du dévouement dont peut faire preuve une femme soutenue par son seul désir du bien et sa croyance dans la doctrine spirite. Notre vaillante sœur y a puisé les meilleurs de ses sentiments, et c'est à ce titre que nous lui apportons nos bien sincères encouragements.

La nouvelle Société est reconnue par l'Etat. Sous les auspices de la *Ligue maritime française*, elle vient de se dévoiler au jour, et le chaleureux accueil que lui a ménagé le public permet d'espérer en un succès qui sera aussi durable que légitime. L'œuvre va fonctionner; elle groupera toutes les femmes de marins français et fera donner par celles qu'épargnent la maladie et le deuil une offrande à leurs compagnes moins favorisées par le sort. De telle façon les pauvres veuves des marins, les orphelins, les mères, seront secourus, et non seulement par des subsides qui ne peuvent froisser la fierté, mais plus peut-être par cette union morale de tous les vaillants, depuis le mousse jusqu'à l'amiral, et qui fera la douleur amoindrie, le foyer moins sombre.

Nous félicitons fraternellement et en toute sincé-

rité Mme Mireille Kermor, qui prêche la solidarité humaine avec autant de simplicité que de conviction, et nous souhaitons à sa généreuse initiative, tout l'essor qu'elle est en droit d'attendre. L'œuvre mérite grandement que nos frères et sœurs s'y intéressent et l'encouragent de leur obole (1).

JEAN KERGAEL.

NÉCROLOGIE

La Revue du Spiritualisme moderne offre ses condoléances au rédacteur en chef de la *Revue Spirite*, si cruellement éprouvé par la mort subite d'un fils de vingt ans. Que la doctrine spirite lui apporte tout le réconfort qu'un père peut y trouver : la certitude du revoir dans des sphères moins douloureuses. La Direction lui adresse ses sentiments de fraternelle sympathie.

Bibliographie

Amour et Maternité, un vol. in-16, 320 pages, 3 fr. 50.

Cet ouvrage sur lequel nous reviendrons pour en faire une étude plus complète, est une œuvre de *Lumière*, de *Vérité* et de *Justice*. Avec un courage qui est tout à son honneur, l'auteur aborde son sujet et en trace un tableau sincère éclairé par des documents authentiques qui font frémir d'indignation.

Ce livre est écrit sans autre passion que celle de la vérité, sans autre haine que celle de la plaie sociale la plus hideuse qui afflige l'humanité : l'Hypocrisie. Il sera dans toutes les familles, et comme le souhaite notre très honorée correspondante Mme Bl. B. il passera dans toutes les mains.

Les Sociétés se·rètes, leurs crimes, depuis les initiés d'Isis jusqu'aux Francs-Maçons modernes, par André Baron, Daragon, édit. Paris, In-8° carré, 340 p., prix 5 francs.

Cet ouvrage produira à notre avis un singulier effet sur la mentalité du Lecteur, qui espérera trouver la vérité dans la profusion des documents cités par l'auteur pour la justification de sa thèse. Sans doute, un grand nombre de citations sont très intéressantes, mais la plupart perdent de leur valeur par leur manque d'à propos, le parti pris qui révèlent dans ce travail une œuvre systématique de combat. Trop souvent les sources manquent de l'indépendance qui caractérise l'Histoire. Quelquefois même l'auteur semble ignorer le sujet qu'il traite ; mais, par aggravation, l'ingéniosité trop manifeste des citations lui interdit le bénéfice de ses tendances.

Le plan de l'auteur se soutient jusqu'au bout dans son œuvre de lutte dans laquelle l'interv[illegible] la politique vient fatalement réduire la p[illegible] ses documents.

En somme, le dénigrement par trop [illegible] toutes les initiations tend plutôt à les re[illegible] pathiques et l'auteur, à son insu, fait l'ap[illegible] Sociétés qui ne sont secrètes que pour lui.[illegible]

Cours abrégé de Spiritisme, dicté [illegible] Invisible à Jeanne Fanau, âgée de 16 ans[illegible] raisin, 64 pages, franco : 30 cent. S'adres[illegible] Revue ; 36, rue du Bac, Paris.

Cette brochure s'adresse « à ceux qui ch[illegible] à résoudre le grand problème de la vie d[illegible] tombe, ceux que le néant effraie ou que l[illegible] angoisse .. »

Une introduction précède douze chapitr[illegible] répartis : Instruction préparatoire ; Cons[illegible] de l'Etre humain ; de la destinée de l'esprit[illegible] lution de l'Esprit ; des différentes situat[illegible] l'Esprit dans l'espace ; Pluralité des existen[illegible] Réincarnations ; Origine et développement [illegible] ritisme ; Relations des deux mondes ; R[illegible] médiums ; Diversité de médiums ; Enseign[illegible] de la doctrine spirite ; Conseils d'un ami in[illegible]

Très recommandé. B.

De l'intervention des invisibles dan[illegible] toire moderne, par CLÉMENS, 1 vol. [illegible] prix : 0 fr. 75 franco.

Jusqu'ici, la raison profonde, l'âme du plus [illegible] évènement qui ébranla le monde moderne, [illegible] pait à la plupart des historiens en renom, [illegible] qu'il fallait dépasser le plan humain ordinair[illegible] pénétrer la secrète et puissante interventi[illegible] l'invisible dans l'enchaînement de l'histoi[illegible] monde. Ces savants auteurs nous offrent des [illegible] fort bien faites et très documentées, mais la [illegible] de la Révolution Française, qui constitue l'[illegible] principaux sujets de ce travail, n'avait pas [illegible] été établie. La source vivifiante de ce grand[illegible] historique se trouve dévoilée dans ces pag[illegible] l'Auteur expose comment les prémisses de [illegible] trine spirite se rattachèrent à des manifes[illegible] antérieures, aux coups frappés d'HYSDEVILLE[illegible] titre, cette œuvre est également une genèse d[illegible] vement spirituel qu'ALLAN KARDEC devait pro[illegible]

AVIS à MM. les ÉDITEURS

Nous avons l'honneur d'informer MM. le[illegible] teurs qu'il est fait dans notre Revue des co[illegible] rendus bibliographiques très réguliers.

Les ouvrages qui nous sont adressées en [illegible] *exemplaires* sont *consciencieusement analysés* dont il nous sera envoyé un exemplaire [illegible] annoncés comme venant de paraître.

Le Directeur-Gérant : A.-M. BEAUDEL[illegible]

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer.

(1) Les adhésions à l'*Union* en qualité de membre honoraire (5 fr. au minimum par an) seront reçues avec reconnaissance par Mme Mireille Kermor, à Paris, 39, boulevard des Capucines (Ligue maritime française).

